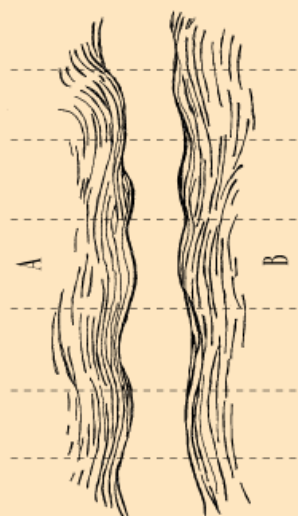


Le Cours de Linguistique Générale 1916-2016

Genève - Paris • 2016 - 2017



TRAVAUX DES COLLOQUES LE COURS DE LINGUISTIQUE GÉNÉRALE, 1916-2016. L'ÉMERGENCE, LE DEVENIR

Éditeurs scientifiques : Daniele
GAMBARARA, Fabienne REBOUL.

Stefania Montes HENRIQUES,
« Réflexions sur l'identité dans le
Cours de Linguistique Générale et
dans les manuscrits sur les
légendes germaniques »

Communication donnée dans la session de Daniele
GAMBARARA, *Construction du CLG*, au colloque **Le Cours
de Linguistique Générale, 1916-2016.
L'émergence**, Genève, 9-13 janvier 2017.

CERCLE FERDINAND DE SAUSSURE

N° D'ISBN : 978-2-8399-2282-1

Pour consulter le programme complet de la session de Daniele GAMBARARA,

Construction du CLG :

<https://www.clg2016.org/geneve/programme/session-11/>



Réflexions sur l'identité dans le Cours de Linguistique Générale et dans les manuscrits sur les légendes germaniques.

Stefania M. Henriques¹

Universidade Estadual de Campinas – UNICAMP | Brésil

temontess@gmail.com.

Introduction

Au début du XX^e siècle, Ferdinand de Saussure ne s'est pas consacré aux seuls cours de linguistique générale qu'il a dispensés à l'Université de Genève entre 1907 et 1911, mais il s'est également penché sur la grammaire comparée, la mythographie et les anagrammes.

La chronologie de ses recherches montre que, entre 1900 et 1904, ce linguiste a proféré trois conférences à la Société d'Histoire et d'Archéologie de Genève : *Le nom de la ville d'Oron à l'époque romaine* (1901) ; *Origine de quelques noms de lieux de la région genevoise* (1903) ; et, finalement, *Les burgondes et la langue burgonde en pays roman* (1904). Comme ces titres l'indiquent, il s'intéressait donc à l'origine de noms de lieux de la région genevoise et à l'histoire du peuple burgonde, auquel l'origine de la légende des *Nibelungen* est attribuée

En 1903, il entame des études sur les légendes germaniques qui dureraient jusqu'en 1910.² Selon Starobinski (1971), le fruit de cette vaste recherche (18 cahiers et nombre de feuilles volantes) se trouve dans deux caisses cataloguées Ms. Fr. 3958 et Ms. Fr. 3959, archivées à la Bibliothèque publique et universitaire de Genève.

De 1906 à 1909, sans délaisser ses investigations sur cette légende, Saussure s'est également intéressé aux anagrammes. En outre, nous l'avons déjà dit, entre 1907 et 1911, il a donné ses trois cours de linguistique générale.

La recherche sur les légendes germaniques s'est donc étendue sur sept ans, de l'époque où il s'adonnait aux études dialectales et toponymiques jusqu'au début du troisième cours de linguistique générale. En ce sens, l'on peut affirmer que l'investigation des légendes est totalement ou partiellement liée, dans le temps, aux autres domaines travaillés par Saussure au début du siècle.

Nous sommes parties de l'hypothèse selon laquelle la recherche mythographique de Saussure est liée aux autres études qu'il a menées au début du XX^e siècle non seulement de manière temporelle, mais encore du point de vue théorique. Ce travail entend mettre en relief la relation entre le Cours de Linguistique Générale (C.L.G.) et les légendes germaniques à partir de la notion d'identité. Ainsi notre présentation sera-t-elle divisée en deux parties principales : la première explicitera la conception de l'identité dans le C.L.G., en considérant la division entre identité synchronique et diachronique ; la seconde s'arrêtera sur la façon dont cet auteur travaille ce concept dans les manuscrits sur les légendes.

¹ Titulaire d'une licence ès Lettres (portugais/français) de l'Universidade Federal de Uberlândia, maître en études linguistiques à l'Universidade Federal de Uberlândia et doctorante en linguistique à l'Universidade Estadual de Campinas, sous la direction de la Prof. Maria Fausta Pereira de Castro. Participe au *Grupo de Pesquisa Ferdinand de Saussure* (Groupe de Recherche Ferdinand de Saussure - UFU/Cnpq) et au *Grupo de Pesquisa em Aquisição da Linguagem* (Groupe de recherche sur l'acquisition du langage - Unicamp/Cnpq). Est actuellement professeure à l'Universidade Federal de Uberlândia. Brésil.

² Quoique les dates de 1903 et 1910 soient attestées par des annotations sur les carnets de Ferdinand de Saussure, il se peut que cette étude ait duré plus longtemps. Dans son article *Sul Saussure delle leggende germaniche*, publié dans les *Cahiers Ferdinand de Saussure* (1983), A. Prosdocimi affirme qu'il existe des indices selon lesquels Saussure a continué à étudier ces légendes après 1910.

La notion d'identité dans le C.L.G.

Avant d'examiner ce qu'est l'identité dans la perspective saussurienne, il convient d'aborder quelques notions auxquelles elle est liée. La première est celle d'unité. Au chapitre II de la partie dédiée à la linguistique synchronique, le linguiste explicite que l'unité consiste en « une tranche de sonorités qui est, à l'exclusion de ce qui précède et de ce qui suit, le signifiant d'un certain concept. » (SAUSSURE, 2012, p. 148). Ainsi la notion d'unité ne peut-elle être conçue qu'à partir du moment où l'on considère l'union entre signifiant et signifié. Si l'on prend le signifiant ou le signifié séparément, il n'y aura pas unité, mais abstraction. Cela manifeste évidemment le principe de l'arbitraire : il n'existe aucune motivation dans la liaison d'un certain concept à une certaine image acoustique, mais, une fois unis, l'un réclame l'autre.

Il nous faut encore souligner que les unités de la langue peuvent être analysées synchroniquement et/ou diachroniquement, en deux approches distinctes, quoique liées. La première consiste à analyser le fonctionnement de la langue à un moment donné, la seconde à appréhender les transformations survenues dans la langue au cours du temps. L'existence de ces deux versants de la notion d'identité n'est pas anodine, puisque, pour Saussure, il existe une identité synchronique et une identité diachronique :

A. Qu'est-ce qu'une identité synchronique ? Il ne s'agit pas ici de l'identité qui unit la négation pas au latin passum ; elle est d'ordre diachronique, - il en sera question ailleurs, p. 249, mais de celle, non moins intéressante, en vertu de laquelle nous déclarons que deux phrases comme « je ne sais pas » et « ne dites pas cela » contiennent le même élément. (Saussure, 1972: p. 150).

L'identité diachronique est déterminée par l'analyse d'une unité en considérant les transformations qu'elle a subies dans le Temps, alors que l'identité synchronique est établie en examinant, dans un certain état de la langue, si une unité reste la même, alors qu'elle est utilisée dans deux syntagmes distincts. En ce sens, l'identité synchronique est strictement liée à la constitution de l'unité : l'union entre signifiant et signifié. Cependant, immédiatement après ce passage, Saussure affirme que l'identité synchronique ne se constitue pas seulement du fait que la même tranche de sonorité est revêtue par la même idée : les mêmes conditions doivent être réalisées pour obtenir la même entité :

Cette question – sur quoi repose l'identité – est la plus grave parce qu'elle revient tout à fait à la question de l'unité. Il n'y a pas identité si certaines conditions tacites ne sont pas acquises d'avance. Le lien de l'identité <linguistique (il peut d'ailleurs y en avoir plusieurs !)> affecte <donc> l'idée même de l'unité. (SAUSSURE/RIEDLINGER, 1997, p. 22).

En ce sens, dans la perspective saussurienne, l'identité semble ne pas s'établir comme dans les autres sciences, justement parce que les unités ne sont pas données d'avance. Des critères sont donc nécessaires pour établir l'identité, lesquels, cependant, n'ont rien de matériel : Ainsi nous parlons d'identité à propos de deux express « Genève-Paris 8h 45 du soir » qui partent à vingt-quatre heures d'intervalle. À nos yeux, c'est le même express, et pourtant probablement locomotive, wagons, personnel, tout est différent. Ou bien si une rue est démolie, puis rebâtie, nous disons que c'est la même rue, alors que matériellement il ne subsiste peut-être rien de l'ancienne. Pourquoi peut-on reconstruire une rue de fond en comble sans qu'elle cesse d'être la même ? Parce que l'entité qu'elle constitue n'est pas purement matérielle ; elle est fondée sur certaines conditions auxquelles sa matière occasionnelle est étrangère (...). (Saussure 1972, p. 151).

Pour ce qui est de la diachronie, les unités ne sont pas délimitées d'une même manière pour toujours, car la relation entre signifiant et signifié peut se modifier au fil du Temps,

impliquant la constitution d'une nouvelle unité. Ces transformations peuvent être dues se devoir à un changement phonétique, à une analogie, à une agglutination, voire à une étymologie populaire. Ainsi, pour examiner l'identité diachronique d'une unité, il convient de considérer qu'elle découle d'une succession d'identités synchroniques. Dans les mots de Saussure :

Or l'identité diachronique de deux mots aussi différents que *calidum* et *chaud* signifie simplement que l'on a passé de l'un à l'autre à travers une série d'identités synchroniques dans la parole, sans que jamais le lien qui les unit ait été rompu par les transformations phonétiques successives. (Saussure, 1972, p. 250).

La citation ci-dessus révèle que l'identité diachronique a une relation de dépendance avec l'identité synchronique. Mais, pour Saussure, elle soulève certains mystères. Une annotation de Riedlinger sur le 2^o Cours affirme :

<Il> est mystérieux le lien de cette identité diachronique qui fait que deux mots ont changé complètement et qu'on en affirme cependant l'identité. En quoi consiste-t-il ? Précisément ! Il y aura donc par la linguistique toute une série de questions <à résoudre ou plutôt à scruter> qui rapportent aux identités, unités diachroniques. (SAUSSURE/RIEDLINGER, 1997, P. 30-31).

Une première constatation découle de ce que nous venons de voir : établir les critères de l'identité n'est pas chose facile. Cela pourrait résulter du fait que la linguistique opère avec des unités de nature distinctes de celles d'autres sciences. Comme l'unité se constitue à l'intérieur du système, au travers de relations et de différences, le premier défi est justement de parvenir jusqu'à elle pour ensuite pouvoir penser l'identité. Néanmoins, Riedlinger affirme que :

Nous sommes revenus à un point que nous avons <déjà> touché. Pour simplifier, M. de Saussure ne fait pas de différence fondamentale entre <ces cinq choses> : une valeur, une identité, une unité, une réalité (au sens linguistique, réalité linguistique) et un élément concret linguistique. (SAUSSURE/RIEDLINGER, 1997, p. 29).

Sachant que parler d'unité et d'identité est la même chose que parler de valeur, car ces deux termes sont recouverts par ce dernier, voyons maintenant la notion d'identité dans l'étude conduite par Saussure sur les légendes germaniques.

L'identité dans les légendes germaniques : une étude historique ou sémiologique ?

Comme nous l'avons dit dans notre introduction, Saussure mène sa recherche sur les légendes germaniques entre 1903 et 1910. Malgré une concomitance partielle avec ses investigations linguistiques, nulle mention n'y est faite dans les cours de linguistique générale qu'il a dispensés.³ Par contre, les manuscrits sur les légendes, environ dix-huit cahiers et plusieurs feuilles volantes archivés à la Bibliothèque publique et universitaire de Genève, abordent la langue à plusieurs reprises et la considèrent comme un « domaine parent ».

Notre parcours de par les légendes commence par l'hypothèse saussurienne que l'on retrouve à deux endroits, quoique de manière différente. Le résumé de sa dernière communication à la Société d'Histoire et d'Archéologie de Genève, en 1904, intitulée « Les burgondes et la langue burgonde en pays roman » précise que :

³ Le mot « mythologie » qui apparaît dans les annotations de Riedlinger sur le 2^o Cours ne fait pas référence à l'étude de Saussure, mais à celle d'Adalbert Kuhn qui, en 1859, avait utilisé la langue pour reconstruire la mythologie des Indo-européens. (Voir SAUSSURE/RIEDLINGER, 1997, p. 89).

Etablis d'abord dans le bassin de l'Elbe, puis dans le Wurtemberg actuel, les Burgondes, avant de se fixer dans nos contrées, avaient formé sur le Rhin moyen, autour de Worms, un Etat éphémère, dont le souvenir, embelli par la poésie, s'est transmis de génération en génération dans les récits et les chansons épiques relatifs aux Nibelungen. (...) S'il en était ainsi, dit M. de Saussure en terminant, l'on aurait à se demander quelle part l'Helvétie burgonde peut avoir eue dans la genèse et propagation de la légende épique des Nibelungen. (SAUSSURE, 1929, p. 606).

Cette citation montre que, pour Saussure, l'éphémère royaume burgonde se localisait aux alentours de Worms. Un autre point méritant d'être souligné est qu'il semble partir du principe qu'il est possible de recouvrer des faits historiques concernant le peuple burgonde en analysant la légende des *Nibelungen*, ce qui permettrait de colmater des brèches dans l'histoire de ce peuple sur lequel il n'existe que peu de traces écrites.

Par contre, dans le manuscrit sur les légendes, Saussure affirme :

<La> conception qui est celle de la critique courante, et où tout <reposerait sur le> royaume de Worms, aboutit, si l'on <veut bien> y prendre garde, à des <conclusions> historiques deux fois plus hardies que les nôtres sous prétexte de rester fidèles aux textes. Quel extraordinaire trésor pour l'histoire n'aurions-nous pas alors dans le Nibelungenlied ? Toute la vie du petit royaume burgonde de 435, autrement à peine certifié dans son existence par deux mentions de Chroniques, serait là sous nos yeux, et avec une profusion de détails incomparable ! Un trou de l'histoire serait remplacé par une abondante <source>. Voilà qui éveille quelque défiance, et qui amène au moins à se dire ceci : ou bien toute cette copieuse légende est un pur produit d'invention, ce qui est improbable, ou bien si elle court sur un fond historique toutes les chances sont pour qu'elle coure sur un fond historique absolument connu et recueilli par des chroniqueurs> parallèlement à ce qu'elle offre elle-même. Ainsi le regard est dirigé vers le seul royaume de Bourgondie <qui a jamais > <qui offre un corps pour l'histoire>, le royaume de Lyon, aussitôt que nous admettons que le fond du récit n'est pas factice. (LEG, 1986, p. 21).

Cela révèle une légère différence dans l'hypothèse soutenue par Saussure. De fait, dans la communication de 1904, il affirme, en accord avec ses contemporains, que l'éphémère royaume burgonde se situerait dans les alentours de Worms, dans le moyen Rhin, alors que, dans l'extrait ci-dessus, il nie cette donnée en affirmant que le royaume burgonde était en réalité localisé dans la région de Lyon. Il convient néanmoins de souligner que l'hypothèse saussurienne continue à être strictement historique, comme si l'analyse de légendes permettait vraiment de récupérer des données historiques sur un peuple ancien. Ce que Saussure corrobore en affirmant que la légende constitue une source précieuse pour combler les lacunes de l'histoire.

À nos yeux, cette hypothèse historique de Saussure semble présupposer une notion d'identité différente de celle soutenue dans les cours de linguistique générale. En principe, il serait possible d'établir l'identité entre un personnage légendaire et un personnage historique en comparant les données de l'histoire et de la légende. La page ci-dessous, de l'archive Ms. Fr. 3958.4 contenant les analyses de la légende des *Nibelungen*, donne une idée de la manière dont le Genevois cherchait des correspondances entre histoire et légende :

I. Coïncidences sur l'hist. de Frédégonde-Brunhilde

- Guerres de Sigebert avec Saxons, soi-disant avec Chilpéric, ce que Kurth nie.
- Il règne dans la région de Xanten.
- Il y a pour chef de famille le Bourguignon Gontran. –

Accord de
Brunehaut avec
Gontran de
Bourgogne

<- On brûla
(pour marque
d'infamie) le
corps de
Brunehaut. Cf ;
le bûcher de
Brünhilde –
voir Hist.
France p. 272
procès-verbal
d'ouverture du
testament de
Brunehaut>

- Ses généraux Gondebaud et Godegisèle.
- Hjalprek – Gogo ? –
- Les 2 filles du roi d'Espagne Brünhilde et Galswinthe pourraient plus ou moins coïncider avec Sigrdrífa et Brünhilde.
- Theroigne-Tronje ? – Deux fois les gens de Thérouanne sont appelés au secours par Frédégonde. <cf. Kurth Through>
- La veuve de Sigebert se remarie
- Chilpéric fait rendre les honneurs funèbres à Sigebert
- Sigebert comme ayant régné en Allemagne et ayant amené des armées de là en pays roman a pu devenir héros
- Radegonde, mère des fils de Clotaire, au couvent.
- Captivité de Sigeberte chez les Avars.
- La sœur de Brynhildr, Volsunga Saga chap. XXIII, s'appelle Bekkhildr, mais elle a un fils Alsviðr dont le nom rappelle Galesvinthe. – (Du reste Bekkhildr est femme d'un simple hofðingi qui est le titre de Heimir.)
- Brynhildr, paraît de naissance non royale comme Frédégonde, mais si l'on s'attache à cela il faut biffer l'article précédent qui suppose précisément Brynhildr = Brunehaut.
- Le mariage de Brunehaut avec neveu de son mari (qui donna lieu à concile) peut rappeler la discussion Sigfried-Gunther à propos de Brünhilt dont ils étaient tous 2 époux. – Mais alors on ne peut prendre ce mariage avec Mérovée comme l'équivalent de celui de Kriemhilt avec Attila.
- Brunehaut magicienne dans la tradition. – Mais ne serait-ce pas justement par confusion avec Brünhilde de l'épopée ?
- Peu avant sa chute Brunehaut se tint quelque temps À Worms, v. Hist. France p. 267.

L'étrangère Brunehaut devient (sur le tard) reine régente de Bourgogne, seulement pour expliciter cela, il faut en faire une Brünhilde, tandis que comme femme de Sigebert elle est Kriemhild. (SAUSSURE, Ms. Fr. 3958.4. 22v).

Cet extrait a reçu le titre suggestif de « Coïncidences avec l'histoire de Frédégonde-Brunehilde ». Saussure y énumère les correspondances entre le contenu du *Nibelungenlied* et l'histoire française de l'époque barbare, aux alentours du V^e siècle, qui dit que Frédégonde était mariée au roi Chilpéric et que, après la mort de celui-ci, elle est devenue régente du royaume de Neustrie⁴, car son fils n'avait que 4 mois. Dans l'analyse de Saussure, on le voit, de nombreux faits coïncident entre l'histoire et la légende. Un autre exemple est que la veuve de Sigebert se remarie après la mort de son mari, de manière similaire à ce qui se passe dans le *Nibelungenlied*, où, après la mort de Siegfried, Chrimhilde se remarie avec le roi Etzel.

Cependant, plus bas, Saussure n'est plus très sûr : Brunehilde et Galswinthe, filles du roi d'Espagne, peuvent « plus ou moins » coïncider avec Brunhilde et Chrimhilde. Donc, au moment où Saussure cherche des coïncidences, il trouve des incertitudes. Selon Turpin (2003), c'est justement quand il approfondit son analyse de la relation entre histoire et légende qu'il se rend compte de la complexité de cette étude et du besoin de changer de perspective :

Dans les études sur les légendes Saussure se trouve donc confronté à une double complexité : celle de l'histoire, qui ne peut-être elle-même envisagée que comme discours sur l'histoire, celle du discours de la légende et de ses

⁴ Il comprend actuellement le Nord de la France.

transformations. La comparaison ne saurait pas par conséquent s'appuyer sur l'étude de similitudes posées terme à terme. Les similitudes ne peuvent en elle-même permettre de retrouver le fait historique car légende et histoire sont plongées dans le « tourbillon des signes ». (TURPIN, 2003, p. 309).

Pour Fehr (2000), même s'il y a des concordances entre légende et histoire, elles ne permettent pas d'établir une relation indiscutable entre un fait historique et un fait légendaire. Sur ce point, l'extrait ci-dessous, du manuscrit Ms. Fr. 3959.11, montre un changement de perspective par rapport à l'identité :

L'exercice qui consiste à rechercher une « identité » entre un personnage de la légende et un personnage de l'histoire ne saurait avoir, d'avance, qu'une portée très limitée. <C'est une chose qui> demanderait en tous cas une <méthodologie spéciale>, rien que pour savoir en quoi consistera l'identité, à quel signe nous devons la reconnaître et la proclamer. Le nom à lui ne signifie rien, c'est <certain>. Sont-ce donc les actes du personnage, ou son caractère, ou son entourage, ou [], ou quoi encore qui constituent le critère d'identité ? C'est un peu tout cela et rien de tout cela <parce que tout peut avoir été à la fois transformé et transporté de A à B.> Plus on étudiera la chose, plus on verra que la question n'est même pas de savoir où réside plutôt qu'ailleurs l'identité, mais s'il y a un sens quelconque à en parler. (LEG, p. 312).

Or, comme le souligne Prosdocimi (1983), pour pouvoir établir des correspondances, il faudrait une méthodologie spéciale qui prenne en compte l'équation LÉGENDE – MÉCANIQUE DE LA LÉGENDE = HISTOIRE. Ceci implique donc de découvrir quelle est cette mécanique et comment elle a transformé l'intrigue au fil des ans. Cependant, les difficultés rencontrées par Saussure ne semblent pas se limiter à ce seul mode de fonctionnement, car elles tiennent aussi au fait que le concept même d'identité présente des problèmes : où la saisir ? Comment se constitue-t-elle ? Se situe-t-elle dans les actes, les noms, les caractéristiques ? La réponse du linguiste suisse à cette dernière question est : « C'est un peu tout cela et rien de tout cela », puisque les actes, les noms et les caractéristiques peuvent être « transformés et transportés de A à B ».

En outre, cette citation soulève une autre question : les comparaisons faites ont-elles dissuadé Saussure de poursuivre son entreprise historique, ou bien s'est-il rendu compte que, comme la langue, la légende peut être conçue du point de vue synchronique et diachronique ? Voyons l'extrait suivant, où il affirme que les unités de la légende sont constituées de différences et d'oppositions et sont soumises à la masse parlante et au temps :

La légende se compose d'une série de symboles dans un sens à préciser

- Ces symboles, sans qu'ils s'en doutent, sont soumis aux mêmes vicissitudes et aux mêmes lois que toutes les autres séries de symboles, par exemple les symboles qui sont les mots de la langue.
- Ils font tous partie de la sémiologie
- Il n'y a aucune méthode à supposer que le symbole doit rester fixe, ni qu'il doit varier indéfiniment, il doit probablement varier dans certaines limites
- l'identité d'un symbole ne peut jamais être fixée depuis l'instant où il est symbole, c'est-à-dire versé dans la masse sociale qui en fixe à chaque instant la valeur. (LEG, p. 30).

Malgré l'oscillation terminologique, concernant l'utilisation du terme symbole, cet extrait révèle dans son analyse de la légende un changement de perspective, lequel est strictement lié à la question de la Sémiologie. À partir du moment où il considère la légende comme un système sémiologique soumis aux mêmes lois et vicissitudes que les mots de la langue, les unités (symboles légendaires) sont également constituées par les relations établies

dans le système. De plus, il y affirme deux points importants : le premier est qu'un symbole ne devient symbole que parce qu'il est soumis à la masse parlante et au temps ; et le second est que quand cela arrive, il est impossible d'établir une identité. Plus loin, dans ce même passage, il approfondit plus encore cette question :

C'est dans cet esprit général que nous abordons une question de légende quelconque, parce que chacun des personnages est un symbole dont on peut voir varier, - exactement comme pour la rune – a) le nom, b) la position vis-a-vis des autres – c) le caractère, d) la fonction, les actes. Si un nom est transposé, il peut s'ensuivre qu'une partie des actes sont transposés, et réciproquement, ou que le drame tout entier change par un accident de ce genre. (LEG, p. 191).

La citation ci-dessus peut être considérée non seulement comme une conclusion saussurienne sur ce qui a été dit de l'identité, mais encore comme l'établissement d'une relation intrinsèque entre le système de la langue et le système de la légende. Si les symboles de la légende sont soumis aux mêmes lois et vicissitudes que les signes linguistiques, il nous semble cohérent de penser que Saussure conçoit que, à l'instar de la langue, la légende est soumise aux points de vue synchronique et diachronique. Aussi les différences dans la conception de l'identité sont-elles, en réalité, des différences de perspective par rapport au fonctionnement de la légende. Et ce parce que toutes les sciences opérant avec des valeurs et subissant l'influence du Temps sont scindées en deux aspects : l'un synchronique et l'autre diachronique. Alors, quand il dit que « les incongruences de la pensée proviennent d'une réflexion insuffisante sur l'identité », Saussure veut dire que, jusqu'alors, les chercheurs qui analysaient les légendes – mais également la langue - les considéraient comme des systèmes composés non pas de valeurs, mais d'unités données d'avance.

En ce sens, considérer le Temps dans la théorisation saussurienne sur la légende nous laisse toute latitude pour appréhender les différences que la notion d'identité présente dans ces manuscrits. Néanmoins, cela nous rapproche de la nature d'un système sémiologique, qu'il soit légende ou langue. Nous sommes pleinement d'accord avec Pereira de Castro (2013, p. 97) qui affirme, dans son article « *Pequeno ensaio sobre o tempo na teorização saussuriana* », que le Temps intervient dans la langue dans la mesure où par lui se révèlent deux objets distincts, ce qui crée des difficultés pour la Linguistique. Nous ajouterons juste que le Temps non seulement révèle deux objets distincts dans une science sémiologique, mais qu'il scinde aussi la notion d'identité en deux dans tout système sémiologique, créant également des difficultés pour la Mythographie.

Référence Bibliographique

DE MAURO, T. Notes biographiques et critiques sur F. de Saussure (1967). In SAUSSURE, Ferdinand de. Cours de linguistique générale, édition de Charles BALLY et Albert SECHEHAYE, Genève, Payot, 1972.

PROSDOCIMI, A. 1983. Sul Saussure dele legende germaniche. In: Cahiers Ferdinand de Saussure. Revue suisse de linguistique générale. Genève: Librairie Droz S.A, n. 37. p. 35-106. Publicado por Cercle Ferdinand de Saussure.

SAUSSURE, F. de. **Curso de Linguística Geral**. [1916] Editado por Charles Bally & Albert Sechehaye com a colaboração de Albert Riedlinger. Tradução A. Chelini, J. P.Paes e I. Blikstein. São Paulo: Cultrix, 2012.

_____. (1968). Cours de linguistique générale. Tome 1, édition critique de Rudolf ENGLER, Wiesbaden, Otto Harrassowitz.

_____. (1996). Premier cours de linguistique générale (1907). D'après les cahiers d'Albert Riedlinger, édition d'Eisuke KOMATSU et George WOLF, Amsterdam, Elsevier.

_____. **Le Leggende Germaniche**. Scritti scelti e annotati a cura di Anna Marinetti e Marcello Meli, Zielo, Este, 1986.

TURPIN, B. 2003. Légendes – Mythes – Histoire : La circulation des signes. In : *Cahiers de L'Herne : Saussure*. p. 307-429.